

Frédéric Boyer

« **Nous nous aimons** »

**ou comment vivre avec le langage,
l'autre sexe et le soir qui tombe**



« **Nous nous aimons** »

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES?, *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, *roman*, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, *poèmes*, 1999
PAS AIMÉE, *roman*, 1999
UNE FÉE, *roman*, 2000
KIDS, *poèmes*, 2000
GAGMEN, *poèmes*, 2002
LA BIBLE, NOTRE EXIL, 2002
SONGS, *poèmes*, 2003
MAUVAIS VIVANTS, *nouvelles*, 2003
MES AMIS MES AMIS, 2004

Aux éditions Calmann-Lévy

COMME DES FRÈRES, *essai*, 1998

Frédéric Boyer

« Nous nous aimons »

ou Comment vivre avec le langage,
l'autre sexe et la nuit qui tombe

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-84682-030-9

www.pol-editeur.fr

pour Anne

C'est pour toi, Louise. Tu prends l'appel?

Oui. Louise a répondu oui sans réfléchir. Comme dans une hallucination qui est l'essence même du rêve et du langage. Des milliers de gens sur terre répondent oui. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre? demande Louise.

On dirait que ça ne va pas. Tu donnes l'impression d'être ailleurs. Pas de mauvaises nouvelles, au moins?

Chut. Chut. Moi, personne ne m'appelle jamais. Qui est-ce? Qui peut bien appeler Louise?

La voix fantôme dans l'appareil a dit c'est moi.

Qui ça, *moi*? *C'est moi* répète patiemment c'est moi, et puis : est-ce que vous m'entendez?

Je ne sais pas, non, dit Louise qui sent son cœur exploser.

À table! crient les autres.

Là-bas, au soleil, on s'impatiente. On ne sait pas ce qu'elle a aujourd'hui, disent aussi les autres. Ça ne lui ressemble pas (mais on ne saurait dire avec exactitude ce qui lui ressemblerait).

Je peux vous rappeler? dans un quart d'heure... dites-moi où, demande Louise.

Impossible. Je suis injoignable. Pas le temps.

Un petit quart d'heure, qu'est-ce que c'est? se plaint Louise.

Elle est impossible, déclarent les autres.

Louise dit ne m'attendez pas. Commencez sans moi. Louise voudrait être loin et peut-être vivre une autre vie. Ailleurs, il n'y aurait rien de bien différent, lui répondent invariablement les autres. Le même abandon. Les mêmes histoires.

Tu sais bien... On ne voudrait pas que tu regrettes de t'être aventurée trop vite.

Avertissement Romanesque : Pour celle ou celui qui, sans réfléchir outre mesure, se laisse porter par le cours faussement régulier de sa vie, arrive pourtant une heure qui peut décider de son avenir personnel, parfois un appel particulier, souvent énigmatique, auquel il ou elle se voit confronté à l'improviste. (Croit-on. Un coup du sort peut aussi bien provenir d'une ignorance du jeu que nous sommes en train de jouer.)

Allez, un effort, un tout petit effort... Devinette. Oh, oui, Louise, tu y es presque... Ça revient.

Louise dit qu'elle croit bien reconnaître cette voix. La même qui lui avait demandé il y a quelques années ce qu'elle pensait des femmes qui s'épilaient le sexe. Ça arrivait. Louise n'avait pas su répondre. Elle pensait que ça pouvait être triste. Mais ça, tu sais, ce n'est pas une preuve, proteste quelqu'un. Je ne sais pas. Brrr. Que m'arrive-t-il? se demande Louise. Elle voudrait avoir l'air indifférente mais sent peser sur elle les regards des autres. Ils se taisent et de petites

flammes s'allument dans leurs yeux. (C'est un cas intéressant, pense-t-on. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un cas clinique. C'est un cas intéressant dans un cas tout ce qu'il y a de plus ordinaire. La malheureuse est très intelligente.)

Ce fut un choc, vous dites? Quelque chose comme ça. Qui vous tombe dessus... (Louise dit qu'elle a pris du recul depuis... Depuis quoi?)

Un mot... un simple petit mot, Louise.

Qui parle? j'ai entendu mon nom. Ah, tu crois?

Des soucis... murmurent les autres.

Louise voudrait comprendre ce qu'il faut faire. Impossible. Je ne pensais vraiment pas que vous reviendriez comme ça à la charge, murmure Louise. C'est juste une idée mais elle n'est pas envisageable.

Je vous promets d'être là maintenant, dit la voix.

Je ne veux plus rien devoir à personne, répond Louise, ni attendre quoi que ce soit.

Vous rêvez? C'est moi.

Savez-vous ce qui se passe lorsqu'on dit c'est moi? demande Louise à tout hasard. Ce n'est plus tout à fait de l'ordre d'une connaissance (Une connaissance à toi? diront distraitement quelques-uns avant d'engloutir leur entrée de hors-d'œuvre variés. Ah, ça me rappelle l'Italie, murmure un autre), mais plutôt de l'ordre d'une croyance d'après laquelle je dis plus que ce que je sais. D'ordinaire, aucun soupçon. On adhère à tout ce qui est dit. Comme c'est reposant. Et puis un beau jour,

Breve Exposition des Possibles

: Parmi les réactions possibles, il en existe deux, principalement. Rompre avec l'aveugle continuité de l'espèce, répondre à l'appel parce que soudain nous nous sentons habités de la certitude, jusque-là insoupçonnée, d'être en droit de participer à un bouleversement, un changement de direction. Ou alors tourner résolument le dos à toute sollicitation, soucieux de « ne se faire aucune illusion », aucune illusion sur nous-même, aucune illusion sur le temps à venir et les promesses. (Ma pauvre chérie, tu ne vas quand même pas tomber dans le panneau...) La plus grande difficulté étant sans doute de parvenir à ne pas opposer nécessairement ces deux faces d'un même événement, et de pouvoir soutenir la contradiction, ou l'incompatibilité des deux.

quelque chose de dit ne colle plus avec ce que nous savons. Comme si les mots et les paroles prononcés défiaient notre simple raison.

Et ton mari, Louise, que devient ton mari?

Il est très bien ce restaurant. Surtout quand le temps permet de s'installer en terrasse.

Foi et Raison : « Il convient de proposer aux hommes comme objets de foi les vérités inaccessibles à la raison. » (Saint Thomas d'Aquin.)

Si j'avais su, pense Louise. Tout ce que ma raison échoue à comprendre comme vérité est raison d'amour. Quelque chose dans le genre. (Reprendre son souffle et relire tout ça patiemment.) Vous alors... soupire Louise.

Tu vas finir par perdre ta place! crient les autres installés au soleil d'une terrasse.

Mais pourquoi tout à coup? d'où t'est venue cette idée?

Laquelle? demandera Louise encore dans ses rêves.

De te faire épiler le sexe? Qui t'a demandé ça? De prendre un amant? (Quelle horrible expression...)

On se dit que Louise n'est pas très, très jolie. À y regarder de près. La beauté des autres, celle des jolies filles, c'est notre construction. Un objet patiemment recollé depuis l'enfance, qui se défait... Cette beauté est faite des mots qu'il suffit de murmurer à l'oreille pour entendre d'où ils viennent, d'une mère absente, d'un père silencieux ou d'une petite sœur morte en couches.

Vous pensez? L'important est de toujours être en mesure d'établir les distinctions qui s'imposent. Un triangle n'est pas un carré, un mammifère n'est pas un oiseau... C'est vraiment touchant chez nous, se dit Louise, cette passion de la distinction. Comment saurions-nous ce que nous sommes si nous n'étions jamais capables de reconnaître ce

que nous ne sommes pas? Mais Louise doit admettre que la question se mord la queue.

C'est moi... c'est moi (à l'autre bout du fil – expression consacrée), ne raccrochez pas.

Qu'est-ce que moi? qu'est-ce qu'une vie? qu'est-ce qu'une saison, une bataille? cinq heures du soir? qu'est-ce qu'un repas entre amis? Les formes de vie s'évanouissent dans les mots que nous prononçons. Les fondations légères seront balayées au prochain souffle d'une voix humaine.

Et si *moi* n'était qu'un objet de foi? *C'est moi* n'existe qu'à l'état de spectre plein de nostalgie. C'est aussi un petit mot coupant qui peut aider à traverser la nuit, un matériau très ordinaire par lequel on tente de rendre pensables des forces qui ne sont pas pensables (identité), mais aucun miroir ne nous renvoie l'exact reflet de ce qu'on entend en entendant ces mots : « C'est moi. » Même en s'enfermant dans l'obscurité pendant des heures ou des journées entières, des siècles vides de toute histoire, nous n'arriverions pas à faire apparaître la moindre image de cet écho qui nous retourne les mots : « C'est moi. » Louise se demande si cette voix-là aime toujours le chocolat, les lacs de montagne et les écu-reuils gris du Massachusetts.

Louise, mais enfin tu n'y es plus! Comment peut-il...

Tout ce qu'on dit est écrasé ou étouffé, pense Louise. On ne peut pas s'en sortir, dès qu'on parle, on est battu d'avance. Maximum de répression. Comme si soudain le cœur trop lourd. Elle tente d'imaginer le déroulement des saisons et les métamorphoses de *C'est moi*, l'hiver avec son bonnet de laine, ses raquettes aux pieds, l'été en maillot de

Fatigue Philosophique :

Nous nous distinguons souvent par notre incapacité et notre épuisement à trouver un sens assignable au mot « moi » autre que celui d'une fiction grammaticale.

bain bleu roi sur un bronzage indécis, avec des lunettes noires. Louise se dit qu'elle éprouve une sensation étrange.

Inquiétante Étrangeté de l'Existence : La vie est un vieux film d'épouvante. Ce qui nous arrive prend souvent l'allure d'événements qui ont déjà eu lieu, et nous découvrons pour finir que ce que nous prenions pour une insaisissable réminiscence est en fait la prémonition de notre avenir immédiat.

Comme entendre le bruit des vagues et ne jamais voir la mer. Comme reprendre une conversation qui aurait été interrompue des années auparavant, et dont l'interruption serait le seul souvenir qui resterait. Une de ces conversations imaginaires, ou simplement embryonnaires, qui finissent par avoir plus de réalité encore que celles que nous avons vécues.

Qui est-ce, Louise? Tu ne m'en as jamais parlé... s'étonne quelqu'un, la bouche pleine. Ils ont tous très faim, et plaisantent beaucoup. Personne n'est sérieux. Ils ne pensent qu'à ça, se dit Louise. Sexe épilé ou pas. De préférence pas. Caresses absorbantes et compliquées, qui n'en finissent jamais. Ils pensent comme tout le monde que la vie accepte quelques entorses aux contrats que chacun un jour ou l'autre est appelé, par la vie elle-même, à passer avec d'autres que soi. Pas si dissemblables. Qu'ils soient garagistes, banquiers, chômeurs, ou rien de tout ça. Le compte n'y est jamais tout à fait et c'est aussi un acte d'amour.

Mon Dieu, que le temps passe vite, j'ai l'impression que c'était hier.

Mais *quoi* est passé? se demande Louise.

Les autres, sur la terrasse au soleil, ont crié : Louise, Louise. Qu'est-ce qu'elle fout?

Louise répond j'arrive. Elle imagine que les gens qui croient raconter une histoire parce qu'il y a un début et une fin sont malheureux. Ils ne peuvent se représenter l'exis-

tence que prise entre les mâchoires du temps, précipitée dans d'éternels corridors. Louise s'inquiète du ventre, le sien, qui se creuse, du nœud dans sa gorge, de l'oubli envahissant, culpabilisant. Ma tête, quelle passoire! se dit Louise...

Vous, peut-être. C'est ça? c'est bien vous? mais comment...?

Quelle cruauté. On vit comme des sauvages.

Vous exagérez comme d'habitude.

Il y a des existences dont les phrases ressemblent soudain à des chemins tortueux qui mènent le long de précipices dissimulés par les jours ordinaires, et parfois même au pied de cavernes noires, spacieuses, bien cachées au détour d'un petit mot miraculeux et pauvre en syllabes. Moi... c'est moi. C'est vous? demande Louise. Je croyais... enfin, vous êtes... vous étiez... Non, non... vous avez de la chance d'être tombée sur *moi*, depuis tout ce temps. Oh. Le mot chance dans la conversation fantôme fait l'effet d'une immense et incroyable surprise. Le mot chance dépeuple. Louise n'arrive pas à croire que si peu de choses, si peu de mots fassent une telle révolution, un tel vide dans l'encombrement des instants.

On n'a droit qu'à un certain nombre dans sa vie.

Un certain nombre de quoi? demande Louise.

Un certain nombre de chances que ça arrive.

Mais quoi? que vient-il d'arriver? veulent savoir les autres (effort vain pour s'extraire de tout ça).

Louise pense qu'il n'arrive que ce qui passe dans les mots échangés et qui devient les choses auxquelles on croit. Cette foi qui donne la vie aux choses mortes autour de nous vient du langage. Parler c'est croire et croire c'est donner la

vie. Louise se dit tu dois toujours te rappeler les choses auxquelles tu crois, et comment t'est venu le tout premier chagrin, la pensée physique de la mort et le regret posthume de la vie.

Qui parle? redemande Louise. Je ne me souviens pas de cette drôle de façon de parler...

Mais tu portes toujours ton alliance, Louise? (Louise a déjà répondu à quelqu'un d'autre ça me fait mal au cœur de l'enlever.)

Appelez-moi. Appelez-moi.

On ne sait pas ce qui passe par le langage. Ce que nous disons nous avale. Ce que nous disons même lorsque nous n'en parlons pas, mais notre langue veut dire quelque chose que nous ne connaissons pas encore. On dirait que la langue est pleine de souvenirs que nous réveillons quand nous parlons. Des souvenirs dont nous étions sans connaissance avant d'entendre la langue quand nous nous mettons à parler, mais des souvenirs qui appartiennent à l'histoire qui fait que nous sommes inexplicablement là quand on nous appelle.

Que nous dit la langue que nous parlons?

La langue nous sauve de la sauvagerie des choses. La langue nous dit : N'aie pas peur du vrai ou du faux. Les choses ont peur de la vérité. Pas les corps vivants qui parlent et meurent. Vivre et parler, c'est faire des déchets. Le corps vivant des hommes est habillé de ruines, porteur d'ordures et de mots vains. C'est le corps, pense Louise, le corps humain et parlant qui pense, défèque, oublie et regrette. Toute parole humaine est faite de restes ou de traces. Toute pensée également.

Vous croyez? et puis?

Nous perdons notre vie à nous retenir d'exister. À faire comme si nous ne savions pas que nous sommes incroyablement libres.

Et cette liberté en veux-tu? nous demande la langue que nous parlons... cette liberté de dire qui nous fait exister, traverser l'immense gouffre devant nous.

Ma pauvre chérie, tu sembles perdue. Viens t'asseoir près de nous, lance quelqu'un de raisonnable.

Louise ne sait toujours pas ce qui se passe. Elle l'avoue doucement. Elle jette un œil à sa montre et croit bien que les aiguilles tournent à l'envers. Il faudrait qu'elle retourne s'asseoir avec les autres, là-bas, qui vivent et parlent dans le sens rassurant du temps. Doucement vers la fin. Ils ne garderont pas la place près d'eux indéfiniment.

Vous êtes fou, dit Louise brusquement. Vous parlez comme s'il y avait le feu sur la terre. Mais est-ce si absurde que ça de parler comme si le feu se répandait sur la terre? se demande aussitôt Louise. Il y a le feu dans les pâtisseries, dans les forêts et dans les cœurs. Volailles farcies, rôtis de porc. On parle toujours sans imaginer qu'il puisse arriver quelque chose. Rien ne presse, pense-t-on. Plus tard, plus tard. On a l'illusion que tout est là, qu'on pourrait parler des heures, il y aurait toujours ce qu'il y a toujours eu derrière les mots, les mêmes rassurantes choses. Que rien ne pourrait disparaître dans la parole, ni que rien ne pourrait apparaître avec ou dans son sillage. On reconnaît à cela l'irruption de ce qu'on appelle, faute de mieux, l'amour, dans une conversation humaine. Tout pourrait brusquement disparaître. Louise voudrait en être bien sûre. Vous pouvez m'affirmer que c'est vous? Ce n'est pas une blague, j'espère, elle serait de très mauvais goût.

Flottement de la Volonté dans la Langue : Quand on fait une affirmation on ne sait pas vraiment ce qu'on veut dire, et on n'a pas vraiment dit ce qu'on croyait vouloir dire. C'est cela être libre dans la langue.

Qui pourrait dire?

Pas rassurant, pense Louise. Elle a peur et pense aussi que ce qui fait si peur, ce n'est pas l'irruption de tout ça, ni l'attente ni la surprise de tout ça, quoi donc, après tout? Louise pense que ce qui fait si peur, c'est de sentir notre adhésion immédiate au monde dans le sens d'une phrase qui nous parle, c'est d'entendre soudain que ce qui nous arrive c'est du langage. Un peu de cette colle faite de sang, de symboles et de foi qu'on appelle le langage. Cette chose capable de descendre dans nos estomacs, de nous serrer le cœur et la gorge, de s'absenter de nous, spectre de la langue, des lèvres. Qui fait de nous un petit drame parlé.

Louise avait expliqué, il y a longtemps déjà, ne m'appellez pas sur mon portable. Il est toujours fermé. Ne m'appellez pas à la maison, je ne réponds jamais. Mais où, alors? avait-il demandé. Eh bien, où vous voulez. Très bien, très bien. Ne vous énervez pas.

Et aujourd'hui, Louise demande comment m'avez-vous retrouvée?

Ah, ça. Il y a toujours plus à comprendre. Une dissonance à entendre, une erreur à redresser. Plusieurs fils tissent l'histoire de chacun. Ne pas interrompre. De la patience. Provisoirement silence. Pas de quoi en faire une histoire. Très léger trouble persistant. Mais à présent, impossible de dire autre chose que : « Oui, oui. Ça va. » Eh bien, quoi? La même impression de ne pas savoir ce qu'on veut.

Vous m'entendez? Vous êtes là? Répondez, demande la voix.

Oui, oui. D'où appelez-vous?

De nulle part. Quelle importance.

Vous moquez pas. Je ne comprends rien à ce que vous dites. J'ai toujours pensé que vous aviez bel et bien disparu... après tout ce temps, ajoute Louise. Sans nouvelles depuis.

Quel temps? interroge la voix fantôme. Le temps nécessaire à mesurer ce qui s'est réellement produit, à faire revenir à l'esprit êtres et choses, sentiments... ou bien le temps qui ressemble à la gueule ouverte d'un incinérateur au fond duquel on voit les cendres de ce qu'on a été, de ce qui fut mais aussi de ce qui sera.

Alors, c'est bien vous? Louise n'en croit pas ses oreilles. Mais où étiez-vous passé?

Est-ce qu'on passe, Louise? est-ce qu'on passe, crois-tu?

Il y a bien ce sentiment, se demande Louise. Quoi? Quelque chose vous manque qui n'existait pas quelques secondes auparavant. On pense qu'un mot le désignerait, un mot ferait l'affaire, mais on n'ose pas le prononcer. Ouste, chasse les mots, Louise. N'y pense plus. Oublie tout ça. Mais quoi donc? qu'y aurait-il à oublier? quoi serait matière à

oubli? Ce n'est rien, presque rien. Un peu d'imaginaire, d'effusion, légère chaleur de saison. Laissez-moi y croire le temps d'une drôle de conversation, pense Louise. Ça passe dans le sang des femmes. C'est clos et caché comme le parfait amour depuis le big-bang.

Retour sur terre. Le temps passe. Ça pourrait devenir compromettant. Les autres s'impatientent là-bas, sur la terrasse. Ils meurent d'attendre et ils ont faim. Louise dit je dois

Paradoxe de l'Espérance : Plus la parcelle de réalité donnée à l'existence de ce en quoi nous avons cru ou espéré s'avère réduite, parfois misérable, peau de chagrin, et plus la transparence de ce qui arrive devient profonde, plus exacte sa présence, et plus brillant l'espoir qui la fait jaillir, qui la transforme.

rejoindre les autres. Il faut que je vous laisse. On voulait juste manger au soleil, dans la lumière des vivants (cette lumière propre aux agglomérations de plus de cinq cent mille habitants : une lumière d'amis morts et d'animaux disparus). Ils doivent être déjà en train de parler de moi en disant que je suis bizarre, que je leur échappe. Les autres sont comme ça. Comme nous et pas comme nous. Ils finissent les plats en terrasse en vous accablant de soupçons. Les plus familiers d'entre eux se muent en redoutables espions (mais cela, on ne l'imagine jamais quand on voit l'épaisseur bienveillante de leur visage).

Dehors le soleil fait craquer les toits. Alors tu le prends, ce poulet mayonnaise ? demande quelqu'un. Partout des tuiles brisées, des éclats de verre. Les restes d'une bataille qu'on ne gagnera jamais. Louise a le cœur battant. Oui, oui, murmure-t-elle, craignant soudain son retour parmi les miettes, les serviettes tachées, les bouches pleines. Avec l'horrible sentiment d'avoir à dévorer la chair d'un oiseau mort dans un catafalque de sauce jaune.

Pas faim, dit Louise.

Qu'est-ce qui t'arrive ?

Rien, rien...

L'existence s'illumine soudain d'une étrange lumière. Le monde est un jeune léopard dans le jardin d'Éden. Sur son pelage, les noires *sefirot* – lumières de la Création – comme les yeux d'un fauve dans les tasses de café.

Bois tant que c'est chaud. Oui, oui... merci.

Quel est cet instant qui établit le contact, qui met l'étincelle verte sous la braise noircie de l'existence quotidienne tandis que montent de la terre humiliations, trahisons, violences que l'homme inflige à l'homme ?

Achévé d'imprimer en juin 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1872
N° d'imprimeur : 04XXXX
Dépôt légal : septembre 2004
Imprimé en France



Frédéric Boyer
« Nous nous aimons »

Cette édition électronique du livre
« *Nous nous aimons* » de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 17 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820301)
Code Sodis : N45156 - ISBN : 9782818006764
Numéro d'édition : 2811